



Le laboratoire des hallucinations

André de Lorde

(2015 Comédiens Carolingiens radio theatre adaptation)

ANIMATRICE. – Restez avec nous sur Radio Tour Eiffel ! où nous sommes heureux de vous présenter un deuxième spectacle radiophonique, signé, lui aussi, André de Lorde, grand maître du théâtre d'épouvante : *Laboratoire des Hallucinations*. Cette diffusion en direct de notre studio, 58 Tour Eiffel à Paris, est sponsorisée par les cigarettes Gitanes !

PUBLICITÉ 3 : GITANES

ANIMATRICE. – Et par Détectives de France, le premier réseau national pour la défense de vos intérêts !

PUBLICITÉ 4 : AGENCE DÉTECTIVE PRIVÉ

Votre femme vous trompe ? Votre mari passe ses soirées « au bureau » ? Des transactions suspectes sur votre compte ? L'inspecteur Cluzot est l'homme qu'il vous faut. Consultation gratuite sans engagement de votre part. Allô Détective : 01.00.00.00.01

Et maintenant, *Le laboratoire des Hallucinations* d'André de Lorde !

Nous nous retrouvons dans une maison de santé isolée, [IMAGE] [VENT] au fin fond de la Russie, dans les premières décennies du siècle dernier. Les personnages principaux sont le docteur Gorlitz, neurochirurgien distingué et directeur de la maison, connu pour ses expériences insolites, et sa femme, Sonia, qui s'ennuie et qui rêve de partir loin d'une maison et d'un mari qui lui font peur... Le rideau se lève [IMAGE] sur un salon richement meublé – style gothique – mais triste et sombre. Tania, la cousine de Sonia, seule, joue du violon. Un air mélancolique, voire lugubre. [VIOLON] Sonia entre, [PORTE QUI S'OUVRE ET SE FERME] Elle écoute jouer sa cousine un instant, puis l'interrompt. [VIOLON]

SONIA. – J'attends M. de Mora d'une minute à l'autre. [SONNERIE.]

TANIA. – Vous comptez toujours visiter les ruines, par un temps pareil.

SONIA. – Oui, il faut que je sorte. C'est cette maison, elle... Tu es sûre de ne pas vouloir nous accompagner ?

MARITZA. – [PORTE QUI S'OUVRE ET SE FERME + MARITZA ENTRE + PAS]

Madame ?

SONIA. – Vous avez porté ma lettre ?

MARITZA. – Oui, Madame.

SONIA. – Je vous remercie. Vous m'apporterez mon manteau de fourrure.

MARITZA. – [MARITZA VA POUR SORTIR + PAS] Oui, Madame. Madame ?

SONIA. – Quoi ? ... Qu'est-ce que vous voulez ?

MARITZA. – Il faut que je parle à Madame...

SONIA. – Mais, certainement, parlez.

MARITZA. – Madame, c'est que...

SONIA. – Eh bien! allez...

MARITZA. – Madame... je ne peux plus rester ici !

SONIA. – Comment ?

MARITZA. – Non, je ne peux plus rester ici !

SONIA. – Voyons, Maritza, ce n'est pas possible ! Vous voulez me quitter... Mais pourquoi ?

MARITZA. – Madame sait combien je lui suis dévouée...

SONIA. – Justement, je le sais ! Alors, je ne comprends pas pourquoi vous voulez vous en aller... Est-ce que vous avez eu à vous plaindre de moi ?

MARITZA. – Oh ! non... Jamais... Madame a toujours été si bonne pour moi. Mais c'est cette maison... Je ne peux plus y vivre !... Quand on était dans la ville, ça pouvait aller... Mais dans ce pays perdu, sauvage... Et puis... ça ne fait qu'aller de mal en pis... S'il n'y avait pas Madame, il y a longtemps que je serais partie ! Parce que, voyez-vous, Madame, ici... j'ai...

SONIA. – Quoi ? Qu'est-ce que vous avez ?

MARITZA. – J'ai peur !

SONIA. – Mais, ma pauvre Maritza, il ne faut pas... il ne faut pas... C'est ridicule, voyons ! Il ne faut pas avoir peur. N'est-ce pas, Tania ?

- TANIA. – C'est vrai, Maritza, vous ne courez aucun danger.
- MARITZA. – Oui, c'est vrai... [MARITZA & SONIA S'EMBRASSENT] Mais j'ai peur tout de même... J'ai peur... La nuit, j'ai des rêves, des cauchemars... Oh ! des cauchemars épouvantables !...
- TANIA. – Voyons, Maritza, ne soyez pas comme une enfant.
SONIA. – Je comprends combien cela doit vous sembler pénible de vivre au milieu des malades...
- TANIA. – Dans une maison de santé...
- MARITZA. – De douleur !
- SONIA. – Mais si, vraiment, vous avez de l'affection pour moi, comme vous le dites, vous ne devez pas faire cela, vous ne devez pas me laisser seule... toute seule...
- MARITZA. – Mais maintenant que Madame votre cousine est là... [CRI]. *Un long silence.*)
- SONIA. – Quand j'étais petite, vous vous le rappelez, j'avais peur, parfois, la nuit... je voyais des choses... je criais... Alors vous me preniez dans vos bras et vous me racontiez des histoires, longtemps, longtemps... et je m'endormais en souriant... et je n'avais plus peur... Alors, maintenant, c'est vous qui avez peur... et c'est moi qui dois vous rassurer... [CRI]
- SONIA. – Ah !...
- MARITZA. – Vous entendez ? Madame ! Vous entendez ? Encore ! Depuis deux jours ça ne cesse pas...
- SONIA. – Maritza, restez avec moi, ne me quittez pas...
- TANIA. – Il faut du courage, de la patience... Cela ne durera pas toujours, peut-être.
- MARITZA. – Oh ! Madame...
- SONIA. – Va voir, maintenant si l'automobile est prête. Et puis tu m'apporteras mon manteau de fourrure.
- MARITZA. – [PAS + PORTE QUI S'OUVRE ET SE FERME + MARITZA SORT.]
Bien, Madame.
- SONIA. – Il y a tellement de vent...

- TANIA. – Tu ne l'aimes pas, ce pays ?
- SONIA. – Oh ! Non... l'hiver surtout ! Il fait bien sombre aujourd'hui... bien noir.
- TANIA. – Mais non, regarde : dehors il y a du soleil.
- SONIA. – Ah !... j'avais cru, au contraire... Ça tient de la maison. On croit toujours ça ici, vois-tu...
- MITCHINN. – [PORTE QUI S'OUVRE. + MITCHINN ENTRE] Pardon, Madame... Le docteur demande les clefs du hangar.
- SONIA. – Les clefs du hangar ? Je ne les ai pas.
- MITCHINN. – Madame, le docteur m'a dit que vous deviez les avoir...
- SONIA. – Je vous dis que non.
- TANIA. – Est-ce qu'elles sont perdues ? Où sont-elles habituellement ?
- MITCHINN. – Dans le petit secrétaire, dans sa chambre.
- SONIA. – Alors, elles doivent y être encore, allez voir...
- MITCHINN. – [PORTE QUI SE FERME + MITCHINN SORT.] Bien, Madame.
- SONIA. – Que veut-il avec ses clefs ? M'a-t-il chargée de les garder ? Ce sera encore le motif d'une scène !...
- TANIA. – Il te les fait souvent, ces scènes ? Sonia...
- MITCHINN. – [PORTE QUI S'OUVRE ET SE FERME.] Madame, j'ai retrouvé les clefs.
- SONIA. – Monsieur Mitchinn, qu'est-ce que c'est que cette histoire de clefs ?
- MITCHINN. – Je ne sais pas, Madame. Le docteur est furieux parce qu'il s'imagine qu'on est entré dans le pavillon.
- TANIA. – Dans le pavillon ? ... Mais alors pourquoi les clefs du hangar ?
- MITCHINN. – Il veut maintenant avoir toutes celles de la maison.
- SONIA. – C'est encore pour me tourmenter...
- TANIA. – Vous dites qu'on est entré dans son laboratoire.
- MITCHINN. – Il se l'imagine.

- SONIA. – Et qui donc... pourquoi faire ?
- TANIA. – Il n’y a rien à voler là-dedans, je suppose ?
- MITCHINN. – A voler... non... Vous comprenez, Mademoiselle, le docteur est assez méfiant. Il pense toujours que les gens sont curieux et il ne veut pas qu’on s’occupe de ce qu’il fait chez lui... de ses expériences, de ses travaux...
- TANIA. – Mon Dieu ! qu’y a-t-il donc de si extraordinaire dans ce laboratoire ?
- MITCHINN. – Rien du tout, Mademoiselle, rien du tout ! Enfin, je ne sais pas... moi... comme partout, des expériences, des analyses chimiques, des examens radiographiques... [CRI.]
- SONIA. – Est-ce que mon mari... opère... en ce moment ?
- MITCHINN. – Non, Madame.
- TANIA. – Mais ces cris ?
- MITCHINN. – C’est l’heure des pansements de certains malades... Alors vous savez... le docteur n’a pas toujours la main très...
- SONIA. – Je sais... Il est souvent brutal, n’est-ce pas ?
- MITCHINN. – Pour lui, la douleur n’existe pas.
- TANIA. – Surtout chez les autres. Comment va votre main ?
- MITCHINN. – Comme vous voyez... Les rayons X, quand ça vous brûle, ça vous brûle bien. Les brûlures sont maintenant cicatrisées, mais je crois bien que ma main est perdue... Il faut savoir souffrir... pour la science... et... pour gagner sa vie. [PAS + PORTE QUI S’OUVRE ET SE FERME.]. *Un moment de silence.* [VIOLON.]
- LE DOCTEUR. – [PORTE + GORLIZ ENTRE.] Tania ! [VIOLON.]
- TANIA. – Oh ! vous m’avez fait peur !
- LE DOCTEUR. – Vous savez bien qu’à cette heure je ne veux pas de bruit.
- TANIA. – Cela gêne les malades ?
- LE DOCTEUR. – Non ! pas eux... mais moi!

- SONIA. – Ah ! Si on ne peut même plus faire de musique !
- LE DOCTEUR. – Sonia !... *(D'une voix plus douce.)* Sonia...
- SONIA. – Eh bien ?
- LE DOCTEUR. – Le travail que j'accomplis est un travail de premier ordre, un travail scientifique... Je suis sur la voie de grandes découvertes, de découvertes immenses... Je travaille pour la Science, pour moi... et pour toi. Si tu n'étais pas si frivole, tu comprendrais la valeur de mon amour...
- SONIA. – Ton amour... Oh ! je t'en prie... pas de ces mots-là entre nous !
- LE DOCTEUR. – Sonia, je te défends de me parler ainsi, surtout devant les autres. Sonia...
- SONIA. – Laisse-moi tranquille. **[GORLITZ CROISE LES BRAS.]** Tu m'as emmenée dans un pays sauvage où je m'ennuie à mourir, où je mourrai si cela continue... Tu m'as forcée à vivre dans cette maison pleine de souffrances et de plaintes...
- TANIA. – Vous savez comme les paysans l'appellent ? la Maison de la Douleur !
- LE DOCTEUR. – Bêtises !
- SONIA. – Et voilà qu'on n'a même plus le droit de faire un peu de musique... pour se distraire...
- LE DOCTEUR. – Qu'est-ce que tu racontes? ... Je t'ai laissé inviter ta cousine. Et puis vous n'êtes pas enfermées ici. Vous avez la voiture à votre disposition. Le pays est superbe.
- TANIA. – Sinistre !
- LE DOCTEUR. – Enfin, quoi qu'il en soit, je continuerai mes travaux , ces travaux qui me donnent une gloire que tu seras heureuse, un jour, de partager ! Tu vois que je t'aime sincèrement, profondément... **[GORLITZ LUI PREND LE POIGNET.]** passionnément.... Allons, embrasse-moi ! *(Sonia ne bouge pas. Il lui prend le poignet.)* Mais embrasse-moi donc ! *(Il lui tord le bras.)*
- SONIA. – *(Elle se dégage.)* Oh, tu m'as fait mal !
- TANIA. – C'est abominable !
- SONIA. – Je te le dis, je te le répète, je ne te demande qu'une chose, laisse-moi tranquille !

- LE DOCTEUR. – Sonia ! Je te demande pardon !
- TANIA. – Il est bien temps !
- LE DOCTEUR. – Oui, je ... j'ai été un peu brutal ...Enfin, je vous laisse. Vous devriez aller faire un tour dans la campagne... Il fait beau aujourd'hui. Il faut que j'aille finir mes pansements.
- MARITZA. – [PORTE QUI S'OUVRE. + DE MORA ENTRE.] Monsieur de Mora.
DE MORA. – Chère Madame... Docteur.
- SONIA. – Bonjour, Monsieur. Vous connaissez ma cousine, Mademoiselle Kartova.
- DE MORA. – Comment allez-vous, Mademoiselle ? Et vos malades, Docteur ? Je suis sûr qu'entre vos mains ils vont tous guérir et faire la nique à leurs héritiers !
- LE DOCTEUR. – (*D'une voix étrange.*) Il y en a qui ne guériront jamais.
- DE MORA. – C'est vraiment dommage. On devrait tous guérir ! Car la vie est une belle chose !
- SONIA. – Il y a des gens qui, pourtant, seraient heureux de mourir...
- TANIA. – Oh, des idées noires, Sonia !
- DE MORA. – Docteur, voilà des choses qu'il ne faut pas permettre.
- LE DOCTEUR. – Des idées noires, je ne connais pas cela, moi! Je laisse ça à ceux qui n'aiment ni le travail, ni l'étude.
- DE MORA. – Vous avez raison. Il faudra que vous me fassiez visiter votre laboratoire.
- SONIA. – N'y comptez pas, c'est défendu !
- DE MORA. – Défendu ?
- LE DOCTEUR. – Ce n'est pas exact. Je vous ferai visiter mon laboratoire... un jour... oui... quand il y aura quelque chose d'intéressant pour vous.
- TANIA. – C'est une rare faveur, vous savez. Mon cousin n'a accordé cette permission à personne.
- LE DOCTEUR. – Qu'est-ce que vous allez dire là... Mais si... Seulement je ne veux pas de ces journalistes qui racontent un tas de choses idiotes, qui vous font passer aux yeux du public pour un charlatan.

- DE MORA. – Evidemment, vous avez raison. (*Silence gêné.*)
- SONIA. – Nous allons visiter les ruines...
- DE MORA. – Oui. Les ruines romaines du Val des Cyprès sont des plus curieuses. Et comme vous avez bien voulu mettre votre auto à notre disposition.
- LE DOCTEUR. – Mais certainement. Ma femme et sa cousine manquent de distractions ici. Nous sommes loin de toute ville... les journées sont monotones... Il n'arrive jamais rien...
- MITCHINN. – **[PORTE QUI S'OUVRE.]** Docteur, on va faire la piqûre au malade entré hier...
- LE DOCTEUR. – C'est bien, j'y vais. Je vous souhaite une bonne promenade. Quelle route prendrez-vous ?
- DE MORA. – Je crois que le mieux c'est d'aller par les bois et de revenir par la route du Val, qui est superbe.
- LE DOCTEUR. – Superbe, en effet, mais pas fameuse.
- SONIA. – Me voilà prête. Allons, partons. (*À Tania.*) Tu ne veux toujours pas nous accompagner ? (*Tania fait signe que non.*)
- DE MORA. – Au revoir, Mademoiselle. Au revoir, Docteur, on vous laisse à vos études. **[PAS + PORTE QUI SE FERME.]**
- LE DOCTEUR. – (*À Tania.*) Vous ne vouliez vraiment pas les accompagner ? Un peu de musique pour nous consoler de leur absence ? **[TANIA PERPLEXE]**
- TANIA. – Mais vous avez dit... Je vous laisse. **[PAS RAPIDES + PORTE QUI S'OUVRE & SE FERME.]**
- MITCHINN. – Docteur, la piqûre ?
- LE DOCTEUR. – Oui, j'y vais.
- MITCHINN. – On vient d'apporter les instruments, **[MITCHINN AVEC INSTRUMENTS]** et les dessins du nouveau lit radiologique du docteur Belot. Voulez-vous les voir ?
- LE DOCTEUR. – Plus tard, ça ne presse pas. Allons, Mitchinn, après la piqûre, nous allons prendre la malade du pavillon, le n° 6.

- MITCHINN. – Le n° 6 ?
- LE DOCTEUR. – Oui, voyons, la tumeur.
- MITCHINN. – La tumeur ?
LE DOCTEUR. – Eh bien quoi ?
- MITCHINN. – Mais... en ce moment, pour cette malade-là, il n'y a rien, rien à faire.
- LE DOCTEUR. – Vous avez donc oublié ce que je vous ai dit? Cette malade est perdue. C'est l'occasion ou jamais d'essayer.
- MITCHINN. – Ah ! non ! non! ... Pas ça, ce n'est pas possible.
- LE DOCTEUR. – Comment !
- MITCHINN. – Écoutez... non ! je ne peux pas m'associer à de telles expériences. Vous voulez m'entraîner à des... Non ! c'est trop dangereux. Déjà...
- LE DOCTEUR. – Déjà?
- MITCHINN. – Déjà, on fait ici des choses... des choses qui ne sont pas... Enfin non ! je ne veux pas ! ... J'aimerais mieux partir.
- LE DOCTEUR. – Partir ! Partir !... au moment où j'ai besoin de vous, au moment où je touche au but !... Partir ! ... Comme si vous le pouviez d'abord... Comme si vous étiez libre de faire ce qu'il vous plaît !... d'avoir une volonté contre la mienne !...
- MITCHINN. – Mais vous ne me forcerez pas !
- LE DOCTEUR. – Vous croyez ? [REGARD DE GORLITZ.]
- MITCHINN. – Mais enfin, voyons, rien ne me peut obliger à faire ce que... ce que je considère.. comme... comme un crime !
- LE DOCTEUR. – Un crime ! Un crime !... vous appelez ça un crime... Imbécile !... et puis ça vous prend bien tard les scrupules ! Écoutez-moi : je connais votre passé. Je le connaissais avant de vous prendre avec moi...
- MITCHINN. – Ah !
- LE DOCTEUR. – Assez bavardé... ou alors.... Allons, venez ! Portez tout ça au laboratoire. [PAS + PORTE QUI S'OUVRE.] Allons travailler !
- MITCHINN. – Travailler !... [MITCHINN TRAVAILLER + PAS + PORTE QUI SE FERME,

puis VIOLON.]

ACTE II

[PANCARTE : «Quelques heures plus tard...»

[SALLE D'OPÉRATION

[VIOLON

- LE DOCTEUR. – Venez ici, Mitchinn ! [RADIOGRAPHIE + RADIOGRAPHIE CERVEAU] La tumeur est là. Nous l'opérons une troisième fois, mais la malade est perdue. La tumeur se refermera sûrement, c'est fatal !... Nous allons donc profiter de l'opération pour opérer une incision en A, [BISTOURI] jusqu'à cette diagonale [BISTOURI bis]. Je suis sûr qu'en faisant cette incision... Je n'ai pas étudié le cerveau pendant plus de trente ans, sans avoir acquis des certitudes ! Ah ! le cerveau... quel mécanisme extraordinaire ! C'est là que s'élabore tout ce qui est la connaissance, sans laquelle le monde extérieur n'est qu'un vain mot... et aussi l'illusion, les fantasmes, les hallucinations... Et tout cela comme caché... non... voilé... c'est cela : voilé. Et j'ai soulevé le voile, moi ! J'ose ce que les savants n'ont pas voulu oser. Les médecins aujourd'hui sont trop sensibles. Mais je ne suis pas sensible, moi ! Mon expérience n'est pas douteuse. Elle doit réussir. Elle réussira !... Est-ce que tout est prêt ?
- MITCHINN. – Oui.
- LE DOCTEUR. – Le chloroforme ?... Le masque ?... Les courroies ?... [IMAGE]
- MITCHINN. – Tout est là.
- LE DOCTEUR. – Bien... Allez chercher la malade... Vous avez entendu ?
- MITCHINN. – Oui, je vous ai entendu...
- LE DOCTEUR. – Eh bien ! allez !... [PAS + PORTE QUI S'OUVRE + MALADE ENTRE]
- MITCHINN. – Assieds-toi là.
- LA MALADE. – Non... Non...
- LE DOCTEUR. – Allons ! Veux-tu t'asseoir ! [CHAISE]
- LA MALADE. – [LES YEUX DE LA MALADE.] Oh ! Je ne veux pas qu'on me touche ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas...

- MITCHINN. – Allons, voyons, veux-tu rester tranquille... Qu'est-ce que cette comédie-là ?
- LA MALADE. – Non, Monsieur le Docteur, non !... Je ne veux pas qu'on me fasse encore du mal !
- LE DOCTEUR. – Mais je ne te ferai pas de mal.
- LA MALADE. – Si... je sais bien... je sais bien..
- LE DOCTEUR. – Tu ne sais rien du tout ! Allons... Mitchinn, tenez, regardez ces yeux...
MITCHINN. – Ne bouge pas ! Oui...
- LE DOCTEUR. – Maintenant tu vas être raisonnable!... tu sais bien que je ne te ferai pas de mal... On t'endormira...
- LA MALADE. – Non ! Non ! Je ne veux pas qu'on m'endorme ! Non! vous m'avez déjà torturée deux fois!...
- MITCHINN. – Qu'est-ce que tu dis? Tu es folle!
- LA MALADE. – Je ne suis pas folle du tout. On n'est pas en sûreté dans cette maison... On vous endort... on vous endort et on ne sait pas ce qui se passe quand on est endormi...
- LE DOCTEUR. – Quand tu es endormie, on te soigne... pour ton bien.
- LA MALADE. – Ce n'est pas sûr!... Y en a qui disent qu'on fait des expériences...
- LE DOCTEUR. – Imbécile !
- LA MALADE. – Je veux m'en aller, je veux m'en aller d'ici... je suis guérie !
- LE DOCTEUR. – Guérie !... Tu crois ?... [MALADE DEBOUT] Mitchinn, mettez-la debout. (*Mitchinn l'aide à se soulever.*) Bien... Laissez-la... (*À la malade.*) Marche un peu... (*La malade essaie de faire quelques pas, s'arrête et chancelle.*) Et tu dis que tu es guérie !
- LA MALADE. – Je me guérirai dehors !
- MITCHINN. – Dehors ? ... Où ça « dehors » ? Tu crèveras de misère sur les routes, ma pauvre fille. Ici, tu es dans une maison de santé, une maison de riches. Le docteur Gorlitz t'a recueillie par charité.
- LE DOCTEUR. – Et tu es bien soignée. Allons, dis, est-ce que tu n'es pas bien soignée ici ?

- LA MALADE. – Oui, mais si vous me soignez ici, c'est pour...
- LE DOCTEUR. – Ce n'est pas tout ça... Quand on t'a amenée ici, tu avais accepté. Tu as accepté !
- LA MALADE. – Oh ! j'avais si mal... si mal ! Et puis je ne savais pas...
- LE DOCTEUR. – Allons, voyons, je t'assure que tu ne risques rien. Et puis, si c'est de l'argent que tu veux... Eh bien ! tu en auras... Tu auras de l'argent !
- LA MALADE. – Non, je ne veux pas d'argent... Je veux...
- LE DOCTEUR. – Allons, maintenant, en voilà assez ! Mitchinn ! les courroies... le masque...
- LA MALADE. – *(Se débattant.)* Non !... Non !...
- LE DOCTEUR. – Ah ! [COUP DE POING]
- LA MALADE. – Oh ! [VACARME]
- MITCHINN. – Qu'est-ce que c'est ?
- LE DOCTEUR. – Quel est ce bruit ? ... C'est exaspérant ! Qu'est-ce que cela signifie ?
- MITCHINN. – Mais ne je sais pas... je... [COUPS SUR LA PORTE] Quoi ? [ENCORE DES COUPS SUR LA PORTE] Le docteur est occupé. Qui est là ?
- SONIA, *(Off)*. – C'est moi ! moi, Madame Gorlitz ! Ouvrez !...
- MITCHINN. – Quoi, qu'est-ce que vous voulez ? Vous savez bien que le docteur ne veut pas qu'on vienne ici !
- SONIA, *(Off)*. – Ouvrez, je vous en supplie ! ouvrez-moi donc ! Il est arrivé un accident.
- LE DOCTEUR. – Comment, un accident ?
- SONIA, *(Off)*. – Oui ! un accident... l'automobile... Oh ! mon Dieu !
- LE DOCTEUR. – L'automobile... *(À la malade.)* Toi, va't-en. On ne te fera rien aujourd'hui.
- LA MALADE. – Ni jamais...
- LE DOCTEUR. – *(À Mitchinn.)* Emmenez-la !
- LA MALADE. – Non, non, ni aujourd'hui, ni jamais...

- LE DOCTEUR. – Emmenez-la donc ! [DEVERROULLER + PORTE QUI S'OUVRE] Qu'est-ce qu'il y a ? Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?
- SONIA. – Oh ! mon Dieu !
- LE DOCTEUR. – Mais parle ! ... parle donc !
- SONIA. – La voiture... là... sur la route ! Tout près d'ici... Oh ! c'est affreux! c'est épouvantable! M. de Mora... est blessé...
- LE DOCTEUR. – Blessé... grièvement?
- SONIA. – Je... je ne sais pas...
- LE DOCTEUR. – Ah!... Où est-il ?
- SONIA. – On le ramène... [ON RAMENE DE MORA.] Oh! je t'en prie... Il faut... il faut voir ce qu'il a... Il faut le soigner vite, vite. Oh ! C'est épouvantable.
- LE DOCTEUR. – Ce qui serait plus épouvantable, c'est si tu avais été blessée, toi !
- TANIA. – Il a la figure toute pleine de sang... Il ne peut plus parler... il est comme...
- LE DOCTEUR. – Allons, calmez-vous...
- SONIA. – S'il allait mourir !
- TANIA. – Le voilà !
- SONIA. – Ah ! Ah ! mon Dieu !...
- LE DOCTEUR. – Tiens-toi!... Qu'est-ce que tu as donc?
- SONIA. – Non, non... je n'ai rien... je n'ai rien...
- LE DOCTEUR. – Tu n'as rien? Allons donc!... tu es livide... Va-t'en. Tu n'as rien à faire ici. Va t'en. Mitchinn, de l'éther. (À Stich.) Comment s'est produit l'accident?
- STICH. – Je ne sais pas comment c'est arrivé, Monsieur ! J'allais doucement, à une vitesse moyenne... la voiture s'est renversée... elle a fait panache, brusquement. [ACCIDENT DE VOITURE + IMAGE] Les pneus ont dû déraiper... ou il y a quelque chose qui s'est cassé. Mais, je vous jure, Monsieur...
- MITCHINN. – Il a reçu un choc à la tête... je crains que quelque chose n'ait pénétré...
- LE DOCTEUR. – Nous allons voir... Tenez, Stich et Maritza, voulez-vous le transporter

- derrière l'écran... Vous êtes prêts?... Oui... Eloignez-vous un peu de l'écran... Bien. Tenez-le immobile. C'est ça. (*À Mitchinn.*) Eteignez. [NOIR] Stich, dans quelle position était le blessé quand on l'a relevé?
- STICH. – À plat ventre, les deux jambes prises sous le capot...
- MITCHINN. – Un objet métallique se trouvait-il à proximité de sa tête?
- STICH. – Bien certainement... le volant était brisé... Il y en avait des morceaux partout... (*Au docteur.*) Mais je vous jure, Monsieur...
- LE DOCTEUR. – Nous allons radiographier son crâne. (*À Stich et Maritza.*) Vous le tenez bien, n'est-ce pas? Courant! [GRESILLEMENT + RADIOGRAPHIE], Vous voyez cette ombre, Mitchinn?
- MITCHINN. – Je vois. On dirait bien un morceau de volant, ou de roue. Oui... oui... on voit très nettement. La boîte crânienne à été défoncée vers le lobe pariétal.
- LE DOCTEUR. – Bien, cela suffit. [INTERRUPTEUR + SALLE D'OPÉRATION] Enlevez le malade... étendez-le. (*Celui-ci gémit.*)
- MARITZA. – Il souffre!
- DE MORA. – S... o... nia...
- MARITZA. – Qu'est-ce qu'il dit?
- TANIA. – Il appelle quelqu'un.
- DE MORA. – So... nia...
- LE DOCTEUR. – Ce n'est rien... il délire! (*À Tania et Maritza.*) Voyons, ne l'entourez pas comme ça... Allez vous occuper de ma femme.
- DE MORA. – Sonia...
- LE DOCTEUR. – Allez! (*À Stich.*) Vous pouvez vous en aller maintenant, vous aussi. Mitchinn, allez les reconduire mais revenez vite. J'ai besoin de vous. [PAS + PORTE QUI SE FERME.]
- DE MORA. – Sonia ! Oh! Sonia, mon cœur... [GORLITZ & LA LETTRE]
- LE DOCTEUR. – Qu'est-ce que c'est que cette lettre ?... [FROISSEMENT – ALISTAIR LIVE] Misérable !... Misérable !...

- SONIA. – **[PORTE QUI S'OUVRE.]** Eh bien ?... Eh bien ?... Qu'est-ce qu'il a ? Tu as pu l'examiner? Est-ce que la blessure est grave ? Dis-moi...
- LE DOCTEUR. – Pourquoi es-tu revenue ? Tu sais bien que ta place n'est pas ici.
- SONIA. – Pardonne-moi. Je... je voulais savoir...
- LE DOCTEUR. – Tu voulais savoir quoi?
- SONIA. – Est-ce qu'il est en danger?
- LE DOCTEUR. – Nous allons l'opérer.
- SONIA. – L'opérer !
- LE DOCTEUR. – Oui, nous allons faire une trépanation...
- SONIA. – Oh !... Et... c'est une opération dangereuse ?
- MITCHINN. – Très dangereuse...
- SONIA. – Il ne va pas mourir ?
- LE DOCTEUR. – Non, il ne mourra pas.
- SONIA. – Oh !... parce que, vois-tu, ce serait atroce... C'est à cause de moi... oui, c'est à cause de moi qu'il a été blessé... Il me semble... que je serais responsable de sa mort !
- LE DOCTEUR. – Oui... oui... je comprends... je comprends bien... Va maintenant... laissez-nous ! laissez-nous ! **[PAS + PORTE QUI SE FERME + GORLITZ + VIOLON + QUELQUES SEMAINES PLUS TARD]**

ACTE III

- TANIA. – *(Qui cesse de jouer.)* Non, madame Irma, restez, je vous en prie. Vous ne savez toujours rien de Mitchinn ?
- L'INFIRMIÈRE. – Non, on n'en a pas eu de nouvelles...
- MARITZA. – Il y a quarante jours qu'il a disparu...
- L'INFIRMIÈRE. – Quarante et un jours exactement ! Moi, je crains qu'il ne revienne pas !
- TANIA. – Pourquoi donc ?

- L'INFIRMIÈRE. – Je ne sais pas... mais...
- TANIA. – Eh bien ?
- L'INFIRMIÈRE. – La veille de sa disparition, il errait dans le laboratoire et le pavillon comme un fou... On l'entendait parler tout seul... Il répétait : « Non ! Non ! c'est horrible ! Je ne peux plus... c'est horrible ! »
- STICH. – C'était un caractère étrange... Il se conduisait d'une façon bizarre. Depuis longtemps, je l'avais remarqué.
- L'INFIRMIÈRE. – Le jour où il est parti – c'est-à-dire le lendemain de l'opération du malade – celui du pavillon, vous savez : l'accident d'automobile...
[MITCHINN S'EN VA]
- TANIA. – Oui... le pauvre M. de Mora...
- L'INFIRMIÈRE. – Eh bien, ce jour-là, j'ai été frappé de l'expression douloureuse de sa figure. J'ai pensé qu'il avait quelque chose... quelque chose d'extraordinaire... peut-être bien un chagrin... un de ces chagrins qui peuvent vous conduire parfois jusqu'au suicide.
- TANIA ET MARITZA. – Non !
- STICH. – Tout est possible avec des détraqués comme lui !... Mais M. le docteur le regrettera ! Il m'a dit que c'était un aide habile...
- TANIA. – Et M. de Mora, comment va-t-il ?
- L'INFIRMIÈRE. – Mal. Les crises sont plus fortes. Et plus fréquentes.
- TANIA. – Et après la crise ?
- L'INFIRMIÈRE. – Comme la crise est plus aigüe, la dépression est plus profonde. La dernière fois, hier, c'est devenu vraiment effrayant.
- TANIA. – Effrayant ? Comment cela ?
- L'INFIRMIÈRE. – Oui, je n'ai jamais assisté à pareille chose. Il était calme, très calme... il semblait dormir... Tout à coup, il s'est levé, [CRISE DE DE MORA] il s'est mis à marcher le long des murs, silencieusement, un peu comme une bête en cage...
- TANIA. – Puis ?...

- L'INFIRMIÈRE. – Puis, il s'est arrêté... il est tombé sur une chaise... et il s'est pris à parler... à parler...
- TANIA. – Qu'est-ce qu'il disait ?
- L'INFIRMIÈRE. – Il parlait de maux de tête... de ce qu'il souffrait... Il se plaignait d'avoir des hallucinations.
- TANIA. – Quelles sortes d'hallucinations ?
- L'INFIRMIÈRE. – Oh ! effrayantes ! ... des cauchemars vivants, des horreurs sans nom, comme des formes gluantes qui l'étreignaient... des fantômes... des morts... surtout des morts... Il voyait partout des morts ! Ses mains d'abord, puis tous ses membres se sont mis à trembler.. Il émettait des sons rauques... de véritables rugissements... Il étouffait, il écumait... Puis ç'a été des convulsions horribles... J'ai cru qu'il allait mourir.
- MARITZA. – Oh !
- STICH. – Non, M. le docteur m'a dit qu'il ne mourra pas... qu'on ne meurt pas de ce qu'il a...
- L'INFIRMIÈRE. – Le docteur m'a dit de l'emmenner ici...
- TANIA. – Ici ?
- L'INFIRMIÈRE. – Oui... (À *Maritza.*) et de vous prier d'aller chercher madame.
- MARITZA. – Mais elle est souffrante... elle se repose... J'y vais. **[PAS + PORTE QUI SE FERME.]**
- L'INFIRMIÈRE. – (À *Tania.*) Mademoiselle, il s'est passé quelque chose d'étrange hier soir...
- TANIA. – Hier soir ?
- L'INFIRMIÈRE. – Oui... j'étais de garde pour veiller ce malade... J'ai entendu du bruit, comme quelqu'un qui marcherait dans le jardin... qui rôderait autour du pavillon.
- TANIA. – Ah ! ... Ah !...
- L'INFIRMIÈRE. – Je suis sortie voir... j'ai aperçu comme une ombre voilée qui s'enfuyait.
- TANIA. – Vous avez dû vous tromper !

- L'INFIRMIÈRE. – Oh ! je ne crois pas...
- LE DOCTEUR. – **[PORTE QUI S'OUVRE.]** Madame Irma... Vous allez chercher M. de Mora ? Tania, vous savez bien que la musique me gêne !
- TANIA. – Oui... je ...
- LE DOCTEUR. – Où est Sonia ?
- TANIA. – Elle...
- SONIA. – **[PAS.]** Je suis là. **[PORTE QUI SE FERME.]** Voilà plusieurs jours que tu t'enfermes dans ton laboratoire.
- LE DOCTEUR. – Oui, j'ai eu à travailler.
- SONIA. – On m'a dit que Mitchinn n'était plus là. C'est vrai ?
- LE DOCTEUR. – Oui.
- SONIA. – Je m'étonnais de ne plus le voir. On m'a dit aussi qu'il était parti brusquement, il y a déjà quelque temps...
- LE DOCTEUR. – Eh bien ?
- SONIA. – Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Que s'est-il passé entre vous ?
- LE DOCTEUR. – Rien, c'était un garçon bizarre, un peu exalté... Et c'est tout ce que tu voulais me dire ?
- SONIA. – Oui.
- LE DOCTEUR. – Tu ne veux pas avoir des nouvelles de De Mora ?
- SONIA. – Mais si, je serais heureuse d'en avoir. Il va mieux ?
- LE DOCTEUR. – Il se lève maintenant. Il va venir ici. Si tu veux rester un moment, tu vas le voir.
- SONIA. – *(Étouffant un cri de joie.)* Ah !
- LE DOCTEUR. – Cela te fera plaisir, je pense...
- SONIA. – Oh ! oui, certainement... Je suis bien heureuse qu'il aille mieux, ce pauvre garçon ! Oui... j'ai comme un remords... Nous sommes responsables de ce terrible accident. C'est dans notre voiture que c'est arrivé. C'est un peu à

- cause de nous...
- LE DOCTEUR. – Oui... oui...
- SONIA. – Heureusement, tu l'as sauvé.
- LE DOCTEUR. – Oui, je l'ai sauvé de la mort.
- SONIA. – Alors... il est guéri ?
- LE DOCTEUR. – Oh ! guéri...
- SONIA. – Enfin, il n'est plus en danger ?
- LE DOCTEUR. – Non... mais tu le trouveras changé, tu sais. Après une pareille opération, un tel choc...
- LE DOCTEUR. – **[PORTE QUI S'OUVRE.]** Le voilà... Eh bien, monsieur de Mora, comment vous sentez-vous de cette première sortie ?
- DE MORA. – Faible.
- LE DOCTEUR. – Asseyez-vous.
- DE MORA. – **[CHAISE.]** Merci.
- SONIA. – Mon mari m'a dit que vous étiez maintenant en bonne voie de guérison... Vous souffrez encore ?
- DE MORA. – Oui, beaucoup...
- SONIA. – On vous soignera bien, vous verrez ! ... Vous guérirez, je vous assure que vous guérirez... Il faut avoir de la patience, du courage. Vous avez reçu une telle commotion...
- LE DOCTEUR. – Excusez-moi. Je dois m'occuper d'une malade. Stich, si vous voulez nous aider ? Sans Mitchinn, vous savez.... **[PAS.]** (*À sa femme.*) Je te demande de ne pas trop le faire parler... **[PORTE QUI SE FERME.]**
- SONIA. – Enfin, maintenant vous allez mieux.
- DE MORA. – J'ai mal...
- SONIA. – J'ai beaucoup souffert, moi aussi ! Ah ! mon pauvre ami, si vous saviez... J'allais rôder autour du pavillon où vous étiez... où vous étiez à souffrir, entre la vie et la mort... Jean... Jean... parlez-moi... Nous sommes seuls.

Ne craignez rien...

DE MORA. – Oui...

SONIA. – Oh ! mon ami, comme vous avez dû souffrir !

DE MORA. – Oui... j'ai souffert... j'ai beaucoup souffert... J'ai ressenti des douleurs horribles, là... vous voyez... (*Il montre sa tête.*) à croire que toute la douleur du monde... oui... était en moi, dans ma tête ! ... comme si on me sortait tout ce qu'il y avait dedans... Et puis c'était comme des coups... des coups de hache... comme si on me perçait les yeux avec des fers rouges...

SONIA. – Que de misère ! ... Vous souvenez-vous de ce que vous me disiez... avant. Non ? Nous parlions de bonheur... Vous me disiez que vous m'aimiez... Nous cherchions ensemble les moyens de nous enfuir, d'aller recommencer notre vie, ailleurs, loin d'ici... dans la joie, dans l'amour... Pardonnez-moi, je vous fatigue...

DE MORA. – J'ai si mal ! Mais où êtes-vous ? Je ne vous vois plus... J'ai peur... j'ai peur... Non ! Il ne faut pas avoir peur... Je vois... Oui, je peux voir... les planches du cercueil, le linceul, le cadavre. Oui... Il y a longtemps que la vie s'en est allée... Ce n'est pas ma faute... ce n'est pas ma faute... Tenez, là, en ce moment, on me parle... on me commande de parler... (*Il se frappe la tête du poing.*) Je ne veux pas, je ne veux pas ! [DE MORA ESSAYE DE TUER SONIA. Allez-vous-en, je vais vous tuer ! Allez-vous-en !... Allez-vous-en !... je vais vous tuer.

SONIA. – Au secours !

DE MORA. – Va-t'en... va-t'en, ou je te tue... je t'étrangle...

SONIA. – Au secours ! Au secours ! [PORTE QUI S'OUVRE.]

LE DOCTEUR. – C'est effrayant, n'est-ce pas ?

TANIA. – Oh ! c'est épouvantable... Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?

LE DOCTEUR. – Les suites de la blessure ! L'éclat avait pénétré profondément... La lésion est grave.

SONIA. – C'est horrible !... horrible... Ces yeux !... oh ! cette bouche qui tremble !... Il écume... il est méconnaissable... ce n'est pas lui.

LE DOCTEUR. – N'est-ce pas ?

SONIA. – Mais il va mourir !

- LE DOCTEUR. – Non, il n’y a rien à craindre pour sa vie... Je lui ai sauvé sa vie... Mais pour le reste !... Car ce qui fait l’homme c’est le cerveau... et quand cela vient à disparaître... plus rien... il n’y a plus rien... Il reprendra ses sens... toute sa lucidité. Et puis les crises deviendront de plus en plus fréquentes et enfin ce sera la déchéance complète... une pauvre loque...qui n’aura plus rien d’humain que la souffrance...
- SONIA. – Mais... on dirait... on dirait que tu en es heureux... oui... heureux de cette déchéance !
- LE DOCTEUR. – Heureux ? Et quand cela serait...
- SONIA. – Mais...
- LE DOCTEUR. – J’ai fait l’opération comme je devais la faire. J’ai retiré le corps étranger de la blessure... [RIRE DE GORLITZ] et puis... (*Regardant fixement Sonia.*) et puis, d’un seul coup, j’ai effacé l’intelligence !
- TANIA. – Quoi ?
- LE DOCTEUR. – Oui, j’avais besoin d’un sujet pour une expérience... je voulais savoir. Eh bien, aidé seulement de Mitchinn...
- TANIA. – Mitchinn !
- LE DOCTEUR. – J’ai fait une toute petite incision... et alors... alors j’ai ouvert la porte à la folie... j’ai créé la tempête des hallucinations... le Mal. Et maintenant, voilà ! Ma théorie était juste !
- TANIA. – Vous avez osé commettre ce crime ?
- LE DOCTEUR. – J’ai osé.
- SONIA. – Mais pourquoi ? ... Pourquoi ?
- LE DOCTEUR. – [FROISSEMENT de PAPIER – ALISTAIR LIVE] *Le docteur tire de sa poche une lettre et la tend à Sonia.*) Pour me venger. Ce n’est pas toi qui as écrit cette lettre ? Ce n’est pas lui qui est ton amant ?
- SONIA. – Tu as cru cela ?... Et alors tu as commis cette abominable lâcheté, ce crime infâme... Eh bien oui, je l’aimais ! et j’allais partir avec lui pour être loin de toi, que je déteste !
- LE DOCTEUR. – (*Ricanant, lui montrant de Mora.*) Regarde-le, celui que tu aimais, regarde-le bien...

- TANIA. – Vous êtes le plus vil des criminels... nous allons vous dénoncer...
- LE DOCTEUR. – Me dénoncer ! On ne vous croira pas... il n'y a pas de preuves... il n'y a jamais de preuves !...
- MARITZA. – *Assassin ! De Mora, qui a écouté et compris, se lève brusquement, se précipite sur le docteur et le saisit à la gorge.)*
- DE MORA. – Ah ! c'est toi qui m'as fait souffrir ! qui m'as torturé ...**[ON POUSSE GORLITZ. + ASSASSINAT.]**
- LE DOCTEUR. – Lâchez-moi ! *(Les autres l'entourent et réussissent à l'immobiliser. Stich prend une paire de ciseaux qu'il trouve sur le bureau qu'il passe à De Mora.)*
- DE MORA. – Je vais te faire du mal ! *(Il commence à lui fendre le crâne à coups de ciseaux, en hurlant:)* J'aggrandis l'ouverture ... j'efface l'intelligence... il n'y a plus rien... il n'y a plus que la souffrance... que la souffrance !... **[VIOLON.]**

RIDEAU.